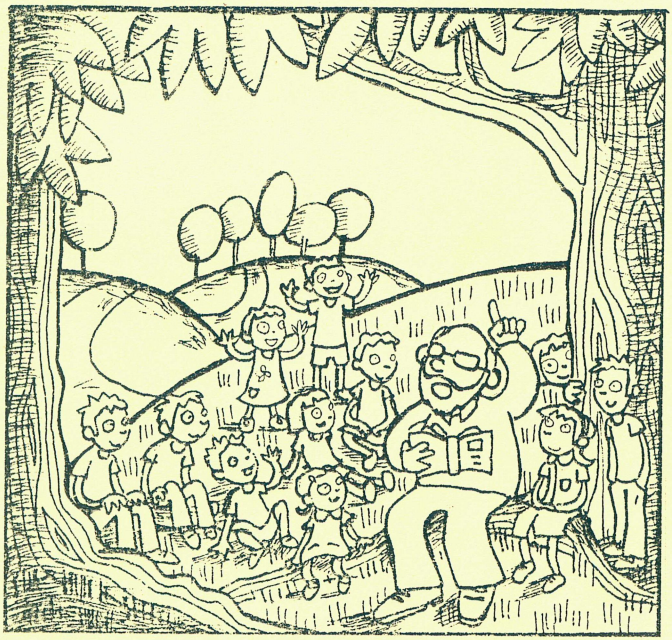
WALLON, CONNAIS PLUS ?



PRIX GEORGES DARMONT - BRABANT WALLON

Supplément au Reflet de chez nous, mai-juin 2004.
Association royale des écrivains de Wallonie
(A.R.E.W.)

PRIX GEORGES DARMONT – PROVINCE DE BRABANT WALLON

Sous la présidence de Valmy Féaux, Gouverneur honoraire

L'an dernier, souvenez-vous, le prix Georges Darmont concernait la Province de Namur, et avait donné lieu à la publication d'un numéro spécial du *Reflet de chez nous*: *Raconte-moi ton village*.
Rappelons tout d'abord que ce prix a été fondé par Georges Darmont, notre doyen, âgé aujourd'hui de 104 ans. Georges Darmont a été longtemps instituteur, puis inspecteur de l'enseignement primaire. Il a écrit de nombreux ouvrages, tant en français qu'en wallon, et un certain nombre d'entre eux s'adressaient aux enfants. Ainsi, nous détacherons de *Bluettes* un poème où nous voyons que les choses, et notamment les fleurs, peuvent s'identifier avec les mots :

LES COQUELICOTS

Les coquelicots
Sont de rouges mots
Qui n'ont plus de bouche,
Et s'en vont, farouches,
Par les champs de blé,
Vers la plaine immense,
Clamer la démence
Des morts oubliés.

Les coquelicots
Sont de rouges mots,
Rageurs et farouches,
Qui n'ont plus de bouches !

Cette année, notre prix s'est étoffé, grâce à une généreuse donation de la Fédération culturelle du Brabant wallon à Nivelles, et une autre donation de notre ami René Régordane (René De Smedt), de Rebecq. Rappelons que René Régordane a été le premier lauréat du prix des communes de l'Ouest du Brabant wallon, créé à l'heureuse initiative

de Janine Riche et de la commune de Rebecq. Nous avons présenté récemment, ici même, son roman *Le Rendez-vous de Compostelle.*
Nous avons décidé de réserver prioritairement ce prix au Brabant wallon (même si des jeunes d'autres régions y ont participé, et se sont bien classés). Nous lui avons donné comme thème : *Wallon, connais plus.* Il était demandé aux jeunes de rechercher, auprès de personnes plus âgées, les cinq plus beaux mots wallons. Le jury s'est réuni sous la présidence de Valmy Féaux, gouverneur honoraire de la province et acteur de théâtre wallon. Il comprenait également Willy Chaufoureau, Jean-Marie Pierret, Jean-Jacques Gaziaux et Joseph Bodson. Le prix sera remis le jeudi 22 avril prochain, à 18 heures, à la Maison de la Francité, 18, rue Joseph II, au cours d'une séance où seront également lus des poèmes d'auteurs wallons de différentes régions, que vous trouverez dans cette brochure, avec leur traduction en français.

Mais nous vous donnons tout d'abord les textes des candidats. Ils sont rangés par ordre alphabétique : nous n'avons pas voulu anticiper sur la remise des prix.

Et les membres du jury nous ont également remis leurs copies, que vous trouverez ci-dessous. Les uns, à commencer par notre président, ont été très laconiques ; d'autres se sont davantage épanchés…

LES CINQ PLUS BEAUX MOTS WALLONS

Réponses des membres du jury

Valmy Féaux

Mes cinq mots wallons : "**pouyon**" **('m petit pouyon); "prandjère" (fé 's prandjère)** = faire sa sieste; **"tchafîau"** = un bavard; "**daladje**" **(ké daladje)** ; "**margaye**" = dispute.

Willy Chaufoureau

Mes cinq mots wallons les plus beaux :

1) **Vîr voltî** : aimer, plus harmonieux surtout en l'absence de tutoiement dans notre dialecte aclot.
2) **Pouyon**, poussin, mais aussi terme d'affection.
3) **Bistoke,** présent offert à l'occasion d'une fête, d'un anniversaire.
4) **Meûmeûre :** fruit de la ronce, mûre.
5) **Tchoupére :** marmouset, petit bonhomme que l'on peut encore apercevoir au bas des fenêtres d'anciennes maisons bourgeoises et servant à maintenir ouverts les volets (*batantes* en wallon) ou à les libérer afin de les fermer par un mouvement de rotation vers le haut ou vers le bas.

Il est bien évident que notre belle langue recèle une infinité de vocables et de verbes riches par leur étymologie ou leur harmonie que nos meilleurs poètes ont su valoriser.

Joseph Bodson : spaûrgnants : économes. Dieu sait s'il l'étaient, nos grands-parents, et si pour eux, un franc c'était un franc ! Et Dieu sait s'ils avaient travaillé dur pour les gagner. **Vièspréye** : soirée. Le moment le plus doux de la journée, quand s'étaient éteintes les cloches des vêpres. **Bèdos** : moutons. Toute la douceur de la laine et des bêlements, descendant par les sentiers des bois, vers les prairies de la Sambre. **Chabaréyes** : narcisses. Un mot qui éclate come une fanfare, pour annoncer le printemps. **Jolibwès :** lilas. Se passe de commentaire.

Jean-Marie Pierret

Cinq mots du wallon de Tronquoy
(ancienne commune de Longlier)

Très jeune, j'ai appris que ce que j'appelais, en wallon comme en français, l'*arc-en-ciel*, les personnes les plus âgées de mon petit village de Tronquoy, dans le pays chestrolais, lui donnaient des noms que je ne comprenais pas, mais qui avaient manifestement un rapport avec la religion, plus précisément avec saint Jean : la *rôye sint-Djân*, la *corôye sint-Djân*, la *crôye sint-Djân*. Une *rôye*, pour moi, c'était un sillon bien droit, car tous les laboureurs se faisaient une fierté de tracer des sillons rectilignes. La *corôye*, c'était cet infâme morceau de pâte humide et serrée qui s'amassait contre la croûte inférieure d'un pain mal levé, fait avec de la farine de

mauvaise qualité — c'était fréquent à la fin de la guerre ou lorsque les étés pourris ne permettaient pas de sécher l'épeautre correctement. La *crôye*, cela dépassait mon entendement : pourquoi donc le wallon donnait-il ce mot de *crôye*, qui désigne habituellement soit une craie, soit un entrebâillement de porte ou un interstice entre deux planches, à l'arc-en-ciel, que l'on nous avait présenté au catéchisme comme un signe d'une alliance entre Dieu et les hommes ? De quoi insinuer le doute chez un jeune garçon. Des personnes âgées m'avaient appris également que l'arc-en-ciel était un baromètre infaillible : *la corôye sint-Djân, quand 'lle è l' pièd a l' êwe, c' èst signe du pieuve* "l'arc-en-ciel, quand il a le pied dans l'eau (c'est-à-dire dans un ruisseau), c'est signe de pluie". Mais elles m'avaient surtout confié un secret, bien plus important pour un petit garçon, que des prévisions météorologiques : si l'on cherchait bien au pied de l'arc-en-ciel, on y trouverait des petits couteaux. Un canif à emporter avec soi dans la campagne lorsque l'on conduit le bétail au pré, quel trésor ! De quoi se confectionner avec des branches de noisetier ou de sureau un beau bâton, un sifflet, une sarbacane et toutes sortes de jouets. J'en ai rêvé très longtemps, mais je n'ai jamais eu la chance de découvrir le trésor. La seule chose que j'ai découverte, plus tard, c'est que la *rôye* n'était pas un sillon, mais simplement une "raie", que la *corôye* n'était pas ce morceau de pain immangeable, mais une "courroie", et que ce mot avait été altéré en *crôye* parce qu'on ne le comprenait plus. Quant à savoir pourquoi on disait que l'arc-en-ciel est la raie ou la courroie de saint Jean, c'est une autre affaire...

Le *Tchôr Peûtchèt* (littéralement : "char Poucet") m'a également beaucoup fait rêver. C'est la Grande Ourse et l'on m'avait appris qu'à partir des deux dernières « roues » de ce *Grand Tchôr* (c'était son autre nom), il était très facile de trouver l'étoile Polaire. *Peûtchèt* me rappelait la formule que récitait ma mère lorsqu'elle me prenait sur ses genoux, en taquinant chacun de mes doigts : *Peûtchèt, Laridè, Grande Dame, Djân d' la Sô, P'tit Courtôd*, que j'interprétais toujours *p'tit coutô* — évidemment ! En classe de « poésie », lorsque l'on analysa Rimbaud, je repensai au *Tchôr Peûtchèt*...

« Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
« Des rimes. Mon auberge était à la Grande Ourse. »

Au printemps, les enfants du village allaient chercher une abondante moisson d'œufs de grenouilles, qu'ils regardaient avec passion et impatience se transformer en têtards, puis en *guèrnouyes*. Mon père disait *dès rin·nes* et je comprenais « des reines », bien sûr. Au milieu des bois, l'endroit appelé *la Fagne d' la Rin·ne* se

transformait en un immense tapis jaune au début du printemps. Je me figurais que c'était en l'honneur de la « reine » de ce lieu que toutes ces *fleûrs d'avri* ("jonquilles") poussaient là. Nous en apportions de gros bouquets dans notre école primaire à classe unique, sans doute parce que nous espérions que la leçon de calcul serait remplacée par une leçon de botanique et de dessin. Si je sais maintenant que la *rin·ne* n'est pas une « reine », mais bien plus prosaïquement une « raine » (le mot était encore employé en français au XVIIIe siècle), il pousse toujours des jonquilles dans la *Fagne d' la Rin·ne*. Chaque année, mon frère va en cueillir des dizaines de bouquets pour les pensionnaires du Home du Clos des Seigneurs. Je lui demanderai s'il croyait, lui aussi, à la petite reine de la Fagne.

À la fin de la Seconde Guerre, saint Nicolas n'était pas toujours très généreux. On peut le comprendre : l'époque était dure pour tout le monde. Chez une vieille tante, il nous apportait chaque année de délicieux *mitchots*, mais pour nous, ce n'était pas une surprise, tant l'on nous avait répété, tout au long de l'automne, chaque fois que le soleil couchant faisait rougeoyer le ciel : *v'là co sint Nicolâs qui cût sès mitchots* ("voilà encore saint Nicolas qui cuit ses brioches"). Nous étions sûrs qu'il nous apporterait des *mitchots* chez Tante Marie.

Nous apprenions à l'école primaire que, sous l'Ancien Régime, les localités juste au nord de notre village, Bernimont, Sainte-Marie-Chevigny et Ourt, ne faisaient pas partie du duché de Luxembourg, mais qu'elles dépendaient de la Terre de Saint-Hubert, elle-même propriété de la principauté de Liège. Sans doute est-ce à ce statut d'« étrangers » que les *Balôs* — c'était le sobriquet dont étaient affublés les habitants de ces villages — devaient leur réputation de naïfs. Autrefois, disait-on, ces pauvres balourds étaient obligés de « battre l'eau » pour faire taire les grenouilles, dont les coassements troublaient le repos des seigneurs de l'endroit. Jamais, nous n'avons mis en doute l'origine de leur surnom ni cette explication. Et pourtant, si les *Balôs* relevaient de l'abbaye de Saint-Hubert, ils n'avaient pas de seigneur. Et en wallon, « bat l'eau » aurait dû se dire *bat l'êwe*...

Ces « beaux mots » wallons, sur lesquels je me suis mis à réfléchir très tôt, sont responsables d'une passion qui m'a pris à l'Université et qui ne m'a plus quitté : étudier le langage et y découvrir les messages que nous ont légués nos ancêtres. Et pour moi qui ai

encore eu la chance d'entendre parler le wallon dès mon plus jeune âge, ils sont aussi une clé qui donne accès au monde merveilleux de l'enfance.

Jean-Jacques Gaziaux

À l' tchèsse aus bias mots

On djou d' nulēye quë v' vèyoz on-**ērdiè**, c'èst l' momint dè prinde vosse pani au trésôr po-z-aler rascoude dès bias mots. Më, djë cache pës volti après dès mots qu' chël'tēy'nèt à voste orèye ou bén dès cës plins d' coleûrs quë vos fēy'nèt sondji à one bèle oumâdje...
Djë m' vwè co à on d'bout dè l' grande aurbalète : one djon.ne **safrète** më soriyeûve à l' përe flëtche d'on cèriji. Tot-en-grëpant, dj'a fait èvoler dès cints d' mots lèdjêrs come dès papëlions. À l' copète, on mauvës m'a chëflé dès mots dous po **Mastouche :** dès vèt' à l' fé rödjë, dès rôses à l' rinde rwède bloûwe dë vos...Èt bén au r'cwè dins l' paradës dès fouyas qu' frëm'jin', n'avans racafougni lès cafloradjes dë s' cörsadje...

On côp d' ton'wère m'a fait voler aus sèt' cints diâles, trëviès lès bouchons dë spënes avou dès sörcîres èt dès–**oulotes.** Èt nos v'là dins l'infêr dès mots qu'ont mau, dès strëpis, dès mèsbrëdjis, maria dèyi ! dins lès brous, lès strons, lès crénces, lès crayas...Ètindoz lès laids mots, lès gros, lès craus, lès cës qu'on s'ècrëke ? Choutez lès pöves mots dès brëbeûs, usés come dès vis caurs, dès djins qu'ont fwin èt quë grul'nèt...quë n'ont ni l' crédët d' tchwèsë dès bias mots...
Gazis moyas, tchamossés, cèrvias bourés d' cènes...**Pouchêre** !
Mins avoz trèvèyë l' lëm'rote à l' rayèle ?! On fouyant vént d' dëstèrer on vi mot èronë : « Bonté ». Cand n' l'arans r'chëré come on pièle, ça nos rindrè këd'fîye o miète pës mëdones. Adon on pourè soner lès clokes po l' rëgodon d' tos lès mots walons. Vos v'noz, Mastouche...

Jean-Jacques Gaziaux (Djaucelète), lë 8 dë maus' 2004.

Notes sur l'orthographe de l'auteur.(wallon namurois – est brabançon) :
ë : son assez proche du e instable du français ;
ē : son moyen assez long, plus ouvert que é ;
én : é fermé mi-nasalisé ;
ö : o fermé et long tendant vers ou.

Traduction : *A la chasse aux beaux mots.*

Un jour d'orage, si vous voyez un arc-en-ciel, c'est le moment de prendre votre panier au trésor pour aller recueillir de beaux mots. Moi, je cherche surtout des mots qui tintent clair à votre oreille ou bien des mots pleins de couleurs, qui vous font songer à une belle image…

Je me vois encore à une extrémité du grand arc : une accorte jeunette me souriait à la fine pointe d'un cerisier. Tout en grimpant, j'ai fait s'envoler des centaines de mots légers comme des papillons. Au sommet, un merle m'a sifflé des mots doux pour Capucine : des verts à la faire rougir, des roses à la rendre tout à fait bleue de vous…Et bien à l'abri dans le paradis des feuilles qui frémissaient, nous avons chiffonné le fleurage coloré de son corsage…

Un coup de tonnerre m'a fait voler aux quatre cents diables, au travers des buissons d'aubépines, avec des sorcières et des chouettes. Et nous voilà dans l'enfer des mots qui ont mal, des estropiés, des mutilés, Mère de Dieu ! dans la boue, les étrons, les criblures, les escarbilles…Entendez-vous les vilains mots, les gros, les gras, ceux avec lesquels on s'engoue ? Ecoutez les pauvres mots des mendiants, usés comme de vieux sous, ceux des gens qui ont faim et qui grognent…qui n'ont pas la possibilité de choisir de beaux mots…

Gosiers muets, moisis, cerveaux bourrés de cendres…Poussière !

Mais avez-vous entrevu la petite lumière au soupirail ? Une taupe vient de déterrer un vieux mot rouillé : « Bonté ». Quand nous l'aurons récuré comme une perle, cela nous rendra peut-être un peu plus généreux. Alors on pourra sonner les cloches pour la farandole de tous les mots wallons. Vous venez, Capucine…

Voici maintenant les textes de nos concurrents. Nous avons cru bon d'y joindre des extraits, ou la totalité, de la note qui les accompagnait, et qui est parfois fort intéressante. Ils sont rangés simplement, ici, par ordre alphabétique, en commençant par les envois collectifs de deux écoles, celles de Basse-Wavre et de Wauthier-Braine.

Difficile de parler du wallon dans une classe wavrienne à des enfants de 11 ans et à l'orée du 21e siècle ! Nous avons pourtant relevé le défi et quelques mots savoureux sont parvenus jusqu'à nous. Nous en avons sélectionné 5 pour notre classe. Les voici :

- **spitter** : car ce verbe a des sonorités de petits jets d'eau (le célèbre « spit ») et pique comme ceux-ci sur la peau.
- **one boutroûle** : car le nombril est un petit trou (bouTROUle) par lequel un petit bout (BOUTroule) nous rattachait à notre maman.
- **des comme mî, on n'en fait pû** : car c'est écrit sur le T-shirt du papa de Jonathan !
- **c'est toudi les p'tits qu'on sprôtche** : car c'est vrai mais aussi pour la superbe sonorité intraduisible de sprôtchi, écraser avec un bruit dégoulinant, quelle métaphore !
- **ma p'tite tchawette**, c'est'on arsouille : car toute l'affection des parents et grands-parents est dans cette expression.

On a aussi redécouvert : dji vous min dji'n pou, al copette, des cûtès peûres, pèter êvoï, gletter, crapaute, Kawa, biêsse, tiestû etc…(orthographe au hasard bien entendu). Bref, la richesse incomparable des mots wallons nous est apparue, espérons que ces expressions magnifiques ne se perdront jamais. A bientôt,

(Hélène, Jonathan et Catherine de 6ème année)
93-95, chaussée des Gaulois
1300 Wavre (classe de M.Corbay)

Wauthier-Braine, le 16.12.2003

Monsieur,

Nous sommes un groupe d'enfants âgés de 2 ans ½ à 12 ans qui fréquentons l'accueil extra-scolaire de notre école.
Nous avons vu dans notre journal local, votre concours et, entre grands, nous avons décidé d'y participer.
C'est donc un travail collectif que nous vous présentons.
Merci de l'attention que vous y porterez.
Jordan. Marie. Céline. Aurélie. Logan. Sarkis.

I. Enquête réalisée par Aurélie Van Esbeek (11 ans)

J'interroge mon arrière-grand-mère qui choisit les mots suivants :
Des « braies » : ce sont des langes pour bébé, ce mot vient sans doute du nom du pantalon des anciens Gaulois.
« Nowé » : mot de circonstance. On pense à nos Noëls wallons, à la crèche, aux cougnous et même au boudin qui était invariablement au menu après la messe de minuit.
Un « bètch' » : (bisou) Toute la tendresse du monde dans ce mot. Par contre le « bètchaud » prend parfois une connotation péjorative puisqu'il s'agit de quelqu'un qui est trop câlin, un peu frotte-manche.
Un « mouchon » : (petit oiseau) c'est aussi le nom qu'on donne affectueusement à un petit enfant. Les grands-mères aiment utiliser ce mot.
L' « huche » (la porte) : mot souvent utilisé, mais dont j'aime particulièrement la sonorité.

II. Enquête réalisée par Céline Van Herp (12 ans)

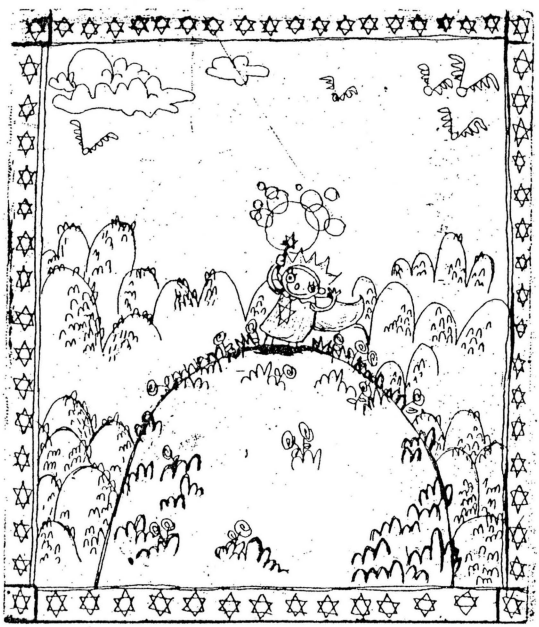
J'interroge mon grand-père :

« Je trouve que les noms de village en wallon sonnent mieux qu'en français »
Quand on est natif de « **Vesnau** » ou de « **Darmé** » (Virginal et **Dampremy)** on est encore plus Wallon que si on utilise les noms français.
J'aime aussi le verbe « **ratchir** » qui signifie mentir. Les « brautes » qu'on raconte ressemblent plus à des galéjades qu'à de vrais mensonges.
Pour finir je choisis l'expression « **En ramasser chinq su 's n'oreille/su 's loupe** ». Ça fait tellement moins mal qu'une gifle !

III. Enquête de Sarkis Geerts (12 ans)

J'interroge mon animatrice, Brigitte.
Je choisis

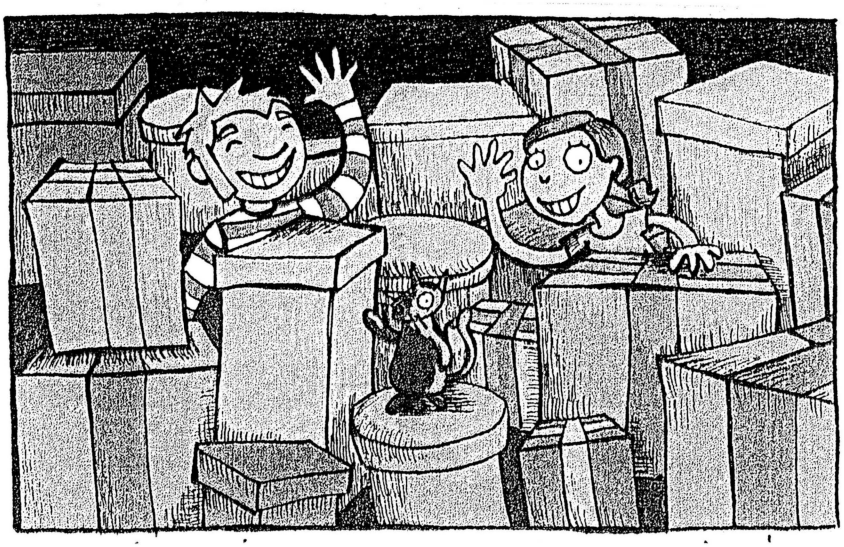
- une expression : « **N' royè nin, l' Bon Dieu desroye** »
  Mon arrière-grand-mère employait souvent cette expression qui signifie qu'il ne sert à rien de s'en faire à l'avance pour quelque chose, en général ça se passe autrement qu'on ne l'avait supposé.
- une **callaudeuse** : Ce mot a deux sens. 1) C'est un récipient pour chauffer le lait sans qu'il déborde. 2) C'est une femme qui va souvent « callauder » chez ses voisins (vijins) (papoter)
- Des **vautes** (ou des restons) – crêpes. J'en sens encore l'odeur. Quand ma grand-mère cuisait ses vautes, c'était la fête !
- « **J'ai un scare/chinq à m' maronne** ». Encore une expression savoureuse. On avait peur de rentrer quand on devait annoncer une telle nouvelle à sa maman.
- Et pour finir je choisis un **« grigne-dint ».** C'est quelqu'un qui râle pour un oui ou un non. Qui « marmouse » pendant des heures – c'est très rigolo !



IV. Marie Herregods interroge ses parents (11 ans)

Ils choisissent :

- Des **vitoulets** : Ce sont des boulettes de viande qu'on faisait, dans le temps, pour les jeunes gens qui étaient tirés au sort et devaient faire un très long service militaire. Nous aimions le mot car il évoque une page importante de notre histoire.
- **Trianer** : on « triane » d'impatience c'est-à-dire on frémit d'impatience. Quand nous étions petits, on « trianait » souvent à l'approche des fêtes en attendant d'ouvrir nos cadeaux.
- **L' coq'moire bout su' l'estuf** : la bouilloire bout sur le poêle : quand nous allions chez nos grands-parents, il y avait toujours une bonne odeur de café. Et pour peu que bonne-maman ait préparé un **s'tuvet** c'était le paradis. Même s'il devait nous rester « **su no stoumac** » !



V. **Logan Kosman (11 ans) interroge Marie-Jeanne notre dame de ménage.**

Elle choisit :

« A s'crienne » : qui nous parle des soirées d'autrefois où la famille et le voisinage se réunissaient, « s'racculotant » autour du feu en hiver pour se raconter, durant toute la soirée, des histoires plus extraordinaires les unes que les autres. C'est aussi le titre de notre journal local.

« Imbisé » : au sens propre, ça veut dire être transi de froid, mais aussi, être un peu long à la détente. Si le cas est plus désespéré, on dira alors que la personne est « **'n miette djondu** » Aïe… !

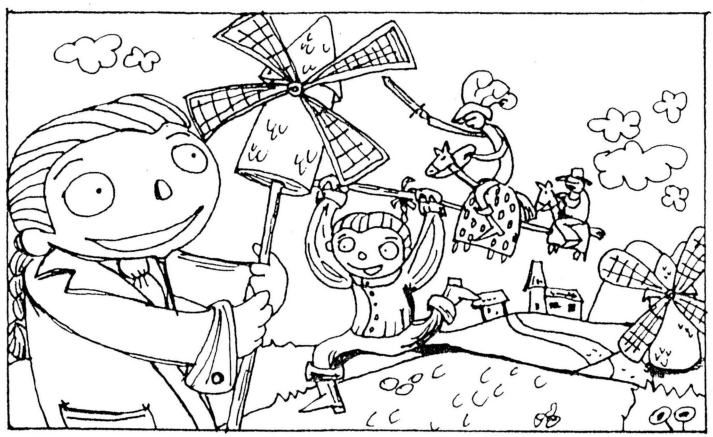
Pour continuer dans les gentillesses, dire à quelqu'un qu'il a des « **crons dous** », c'est le traiter de voleur – quelle belle expression imagée !

J'aime aussi le mot « **berdouille** » qui me semble accentuer la saleté de la boue. On voit bien la personne s'en mettre jusque par-dessus la tête !

VI. Jordan Valek (10 ans) interroge Christiane la maman de Brigitte.

Elle choisit :

« La loque à r'loq'ter » : On imagine toutes les femmes faisant leur « samedi » à grands coups de seaux d'eau et le ballet incessant des torchons et des brosses.
« Un quertin » (cabas) : c'est aussi un objet indispensable à la vie d'une ménagère et qui faisait partie de la vie du village quand on se retrouvait toutes à la « boutique » du coin.
« Un catarrhe » : On a l'air bien plus mal en point quand on a un catarrhe plutôt qu'un rhume !
« Un marou » : Qu'il est beau le mâle de chat avec sa grosse tête !
« Un arnagat » : L'enfant espiègle est décrit dans toute sa splendeur…d'un seul mot !



On nous a aussi parlé des « **mastocs** » (les pièces d'argent) trouées de nos aïeux, du « **garlot** » (grand pot à café), du « **feuillart** » (hêtre), des « **bulloques** » (prunes), des « **gaies du gayis** » et du célèbre « **djambot** » (bébé).
Parfois, les « **vijins** » viennent chercher une « **rawette** » de « **bûre** » (beurre), « **in rastia** ».
Parfois aussi, un « **galant** » rencontre « **s'coumére** » « **in muchète des parins** »...
Si Christiane aimait l'image champêtre de la « **gate** » accompagnée de son « **gadelot** » qui gambadait dans les « **pachis** » au milieu des « **bedots** », personne n'a osé reprendre le mot « **stron** » dans son enquête mais nous avons tous bien ri !
Il y en a eu tant et tant d'autres.
Là où nous avons eu peu de réponses, c'est pour l'orthographe.
Nous avons essayé l'écriture plus ou moins phonétique, sans conviction.
Veuillez donc excuser le massacre de notre belle langue.
Tout le monde (adultes et enfants) a passé de délicieux moments en faisant ce concours.
Merci d'avoir ravivé nos plus beaux souvenirs.

Nous tous.

Accueil extra-scolaire de l'école des Coccinelles
(Ecole communale de Wauthier-Braine)
c/° Brigitte Beys (animatrice)
rue des Ecoles, 3
1440 Wauthier-Braine

Dekandelaer Jean-Charles
Né le 24 octobre 1990
Avenue Montecarlo 104/52
1190 Forest

En réponse à votre concours « Georges Darmont/Brabant wallon », voici les cinq mots préférés de mes grands-parents, originaires du Tournaisis :

Baquet :

Le baquet n'est pas, dans le sens présent, une bassine à faire la lessive, mais un bateau à fond plat tiré sur nos rivières et canaux par une équipe de haleurs (en somme, des bateliers de la Volga wallons)
Haler se dit ici : saquer à baquet.
Ratournûre : l'expression : I saque à baquet caractérise un danseur qui malmène sa danseuse en agitant démesurément les bras de haut en bas et de bas en haut, au rythme de la musique.

Muchete :

C'est un mot charmant, qui fait penser à minouche. Mais ça veut dire « cachette ». Le mot « mucher » (cacher) existait aussi en français, mais si on ne l'y entend plus, il reste vivant en dialecte. Grand-mère dit l'avoir trouvé sous la plume d'Arthur Masson, dans la série des Toine Culot.

Pice-crosse :

Ce mot, qui n'est pas du Tournaisis, est connu de mes grands-parents qui le trouvent drôle, dépeignant l'avare qui pince la tartine jusqu'à la croûte, pour ne la partager avec personne. Le français disait : pince-maille, la maille étant une pièce de monnaie de peu de valeur.

Plintiveux :

Le mot donnerait à croire qu'il s'agit d'un être plaintif, gémissant. Similitude trompeuse : il signifie « large ». Ed costume plintiveux=un costume trop large.

Petaude :

De son service militaire, où il était parfois appelé à éplucher les pommes de terre, grand-père a retenu que « pèler lès pètaudes » devenait « pèler les canadas » pour les Namurois, et « pèler les crompires » pour les Liégeois. Le mot « crompire » signifie aussi pomme de terre chez les Yougoslaves (souvenir de vacances des grands-parents).

Trouver quelques mots de wallon, les aimer, expliquer ce qu'ils représentent pour moi…oui, mais qu'est-ce que le wallon pour moi ? La jeune génération connaît-elle les saveurs de cette langue du terroir ? Bien sûr, en tant que Belge, certaines expressions se retrouvent dans mon vocabulaire quotidien…mais où se situe la différence ? Que doit-on considérer comme « belge », que doit-on qualifier de « wallon » ? Le « belge » est-il le wallon actuel, remis à jour, mélangé aux anglicismes ? Le wallon est-il en voie de disparition ? Ce patois, témoin de notre patrimoine, n'est-il pas considéré comme « vulgaire » ?

Des questions que nous sommes en droit de nous poser, nous les moins de 40 ans…pourquoi la génération de nos parents a-t-elle oublié, ou refusé, ce dialecte cher à nos cœurs belges ? D'où vient cet engouement des jeunes à retrouver ces saveurs du passé ? Combien sont-ils nombreux à demander à leurs grands-parents de combler les « lacunes » parentales…Bref, le wallon ? Un sujet bien à propos dans le processus perpétuel de remise en question présent chez tout jeune qui se respecte…

« Vous n'avî nin dandjî d'causer wallon ! », nous dit-on. Pourtant ce mot **« dandjî »** combien est-il gai à entendre…cette consonance particulière, proche du terme « dandy », mais – opposition amusante – que, pour rien au monde, un dandy ne prononcerait ! Il se pourrait par contre que le dandy, venant faire de l' **« esbrouffe »** chez nous, fasse **« tchêr »** une caisse de pommes et qu'il soit aussi **« cabuchî »** qu'elles… « n'auroû pu rî din l' tièsse ey sti-là ! »

« Tchêr » (choir), voilà encore un mot « tchêr » (cher) à mon cœur…j'entends encore ma grand-mère me « tchêr » (tomber) dessus après que j'ai « cabûchî ») les « preûnes »…et moi, je riais sous « cabûche » - pardon, « capuche » - de cette expression.

« Pôvé vôz amûser d' mî », mais « qué vôlez don ? » « On n'cause pû wallon asteur, on n'sait nîn comment s'qui fô s'crire ce bazar ! »

Mais on **« berdelle »,** on « berdelle », on « pestelle », on tourne « toudî » en rond, comme un « baudet din s'pachî », mais « avû tô ça, on n'trouve cô nin el fond del pania ! »

J'finirai bîn par tchoûler ou par brére, mais èm' chène avî què j'va pêter evoye pô d'aller brouter ailleû !

Eunice Delcourt (25.12.1985)
Rue Peignies, 50
1480 Tubize

Un « tchvau », un « tcha » ou un « tchîn » (un cheval, un chat ou un chien) sont des mots plus « chauds » dans le wallon de Charleroi que dans celui de Braine-le-Comte (« un gvau », « in câ » ou « in cîn » - ou « in quin » ? »)

Notre maman, qui est née à Anderlues, dit que là-bas, on mélangeait plusieurs wallons et que chacun des mots qui voulaient normalement dire la même chose, prenait alors une intensité de sens différente. Son grand-père lui avait expliqué : « **(z)brotchî, sprotchî et spotchî** » Il les aimait bien à cause de leur sens expressif.
On disait, par exemple : « sprotché-nî lé pwères en pestèlant pa-dsu testout sen rîn rwétî » (n'écrasez pas les poires en marchant partout sans faire attention ou sans rien regarder) : on entend le « sprotch » et on « voit » la poire s'éclater. Avec « spoutchî » le son est plus mou…
Mais si on ramassait une poire blette, et qu'on l'écrasait dans sa main, on disait : « l' pwère a tout brochî dîn m' min » (la poire s'est toute écrasée dans ma main, avec le sens que tout ressort entre les doigts en faisant « pfruut ») On utilisait le même mot pour dire qu'un monsieur avait un ventre trop gros pour le rentrer dans son pantalon : « s'panse brotchû dé s' marone » (son ventre sortait de son pantalon).
Le sens de « spotchî » est moins fort. Cela peut être « écrasé » comme dans : « il a s'té spotchî pa iène voiteure » (il a été écrasé par une voiture) ou « abîmé » comme dans : « il a bruchaudé s' cartin èy'asteûre, lè pwères ston spotchî » (il a renversé son panier et maintenant les poires sont abîmées). « Spotchî », cela veut dire écrasé mais toujours entier (un œuf « spotchî » est toujours dans sa coquille ; un œuf « sprotchî » est écrabouillé…) On disait aussi « Il a s'té pôkî pô tram » : cela, c'est se faire cogner, renverser. On peut en avoir « én pok d'sus tiesse » : c'est une bosse ou un coup. On dit ça, aussi, des gens un peu fêlés.
Pour « regarder » on disait : « er'wét doula ! » (regarde là-bas : vue horizontale)/ « r'louk in pô douci » (regarde un peu ici ; fais un peu attention à ce qui se passe ici)/ « raguîde es'qui passe » ou « ravîse in cû » (regarde avec analyse).
Notre grand-mère dit que le français n'arrive pas à rendre tout leur sens à beaucoup de mots wallons : c'est ce qui fait la saveur de ceux-ci !

Notre grand-père paternel utilise le mot « **combia** » pour une grosse corde (comme pour retenir des ballots sur un char) et le mot « **kewette** » pour désigner une fine corde (une corde à ballot). Mais il peut y avoir des « gros combias » et des « grôs ou des fèn kewettes » : le problème, c'est qu' « on n'sé nî d'tro comin scrîre tout ça » (on ne sait pas de trop comment on doit écrire tout cela !)

Jean et Jérémie Delcourt (13.12.91 et 26.12.89)
Rue Peignies, 50
1480 Tubize

Pour dire que quelqu'un est peureux, on pourrait dire qu'il « a peû » ou que « c'est in peureû » mais les Wallons préfèrent dire : « C'est in couyon !! » par opposition au mot « couyeû » : étalon, lequel est fringant et entreprenant !
« Couyon » a donné « couyonner » (quelqu'un) c'est-à-dire prendre avantage sur quelqu'un par tromperie ; la personne s'est donc fait « couyonner » : elle s'est fait duper, elle a perdu au change, elle s'est fait avoir ou voler…
Par extension, on a « couyonnade » : « N'dalé nî crwère à tout cès couyonnades drolà ! » se traduit par : « N'allez pas croire à toutes ces bêtises conçues pour vous attraper ! » ou bien : « Ne vous laissez pas duper par toutes ces histoires-là ! »

Il y a, en wallon, des mots bizarres…
Par exemple : « in stûve » ou « ène biesse » ressemblent à l'anglais « stove » (poêle) et « beast » (bête, animal)
« Escoupe » (bêche) ressemble à « scoop » (pelle, en anglais) et presque à « schop » ou « schippe » (pelle en flamand et en allemand) mais « bêche » se dit « spade » en anglais et en néerlandais, « spaten » en allemand…et pour une pelle, en wallon, on dit « palot » !
« Scaule » ou « escaye, escaille » (échelle) semblent venus du latin « scalae » et deviennent « scale », « schaal », « skala » dans les langues germaniques en tant qu'échelles de grandeur ou de couleur…Il semblerait, ici, que les Anglo-Saxons aient intégré, dans leurs langues, du wallon ou du vieux français.
Par contre, lorsqu'on a des mots comme « staule » ou « scole », on ne peut que penser à l'époque romaine :
« stabulum » (étable) devient « staule », « stal » (Nd), « Stall » (Al), « stable » (angl : écurie ; en wallon, on dira : « lé staule dè gvaux »)
« Schola » devient « scole » en wallon, « school » en anglais, « school » en flamand, « Schule » an allemand… « scoalà » en roumain, « escuela » en espagnol, « école » en français, et j'en oublie…Ils sont vraiment allés partout ces Romains…à moins que ce ne soit Charlemagne qui ait véhiculé ce mot dans tout son empire ?
En tout cas, tout cela nous rapproche des autres langues et des autres peuples et on se sent, tout d'un coup, très européen !

Josias Delcourt
Rue Peignies, 50, 1480 Tubize

Je m'appelle François DELPLANQUE, j'ai 14 ans et j'habite 403, rue de la Gare à 7742 Hérinnes (Pecq). J'ai interrogé mon grand-père maternel. Il a 79 ans et a toujours parlé le patois d'Hérinnes (picard de la région de Tournai/Mouscron) avec ses parents. Voici les mots qu'il a choisis :

1) Des **éplin.nures :** en français, des copeaux de bois provenant du rabot ou de la raboteuse électrique.
   C'est un mot qu'il a utilisé souvent, parce qu'il était menuisier et son papa aussi. Il aimait bien l'odeur des « éplin.nures » dans son atelier. Il avait fabriqué un bac en bois pour les mettre. Comme il élevait un cochon (un « pourchéôw »), il se servait des « éplin.nures » pour fumer les jambons dehors dans un grand tonneau en fer. Il paraît que ça sentait bon !
2) L' **panche** : le ventre.
   Mon grand-père dit souvent : « èm' néôm', i rit plin s' panche ! » Ca veut dire littéralement : « cet homme, il rit plein son ventre », donc « il rit de bon cœur ». Il se rappelle quelqu'un de la génération de ses parents qui était fort gros et qu'on avait surnommé « panchoute ». La personne, heureusement, ne l'a jamais su. Lui, il a longtemps cru que c'était son vrai nom !
3) **Érié (d' coupichûres)** : démangé par, irrité par (des démangeaisons partout). Cela lui rappelle des souvenirs de son école primaire. A Hérinnes, des gens ont pour nom de famille « Herrier ». A l'école, leurs camarades faisaient des jeux de mots faciles : pour les taquiner, ils criaient dans la cour : « Herrier ! Herrier ! Érié d' coupichûres ! ». Ce qui, bien sûr, mettait les intéressés en colère, à la plus grande joie des autres !
4) Des **blankries** : mot difficile à traduire, sert à désigner tout ce qu'on prépare comme dessert sucré, par exemple des crèmes, des flans, des macaronis « à l' castonade » (à la cassonade), des « coules de Suisse » (couques suisses : boules de pâte à pain cuites dans l'eau bouillante et qu'on mange arrosées de beurre fondu et de cassonade)...
   Mon grand-père aimait bien quand sa maman préparait des « blankries » parce que c'était sucré et qu'il aimait le sucre. Elle en faisait beaucoup « à l'ducasse » (le jour de la kermesse ; il y en avait deux : une en mai et une en septembre). Il se rappelle

particulièrement les « coules de Suisse » qu'il mangeait parfois le vendredi, à la place du poisson ou des œufs, puisqu'on ne pouvait pas consommer de viande ce jour-là. Maintenant, il n'en mange plus jamais et les jeunes n'aiment plus le goût parce que ça leur semble fade.

5) Un **marichéôw :** un forgeron ou une sorte de scarabée noir. Il y a longtemps, ma grand-mère avait fait du bouillon et avait mis la marmite découverte à refroidir à la cave, hors du garde-manger parce qu'elle était trop haute. Le soir, elle a chauffé une assiette de ce bouillon pour mon grand-père. Malheureusement, à la cave, il y avait un « marichéôw » qui était tombé dans la casserole. Il était caché dans les légumes et quand mon grand-père a commencé à manger, il a tout à coup croqué quelque chose de bizarre. C'était le « marichéôw » ! Il l'a recraché dans l'évier. Il a dit que ça avait un goût un peu sucré…Mais il n'a pas bu le reste du bouillon au « marichéôw » !

Ici se termine le résumé de ma petite « interview ». J'espère que vous l'avez trouvée intéressante. Merci de m'avoir lu !

François.

Bonjour ! Je m'appelle Guillaume DELPLANQUE et j'ai 11 ans. Mon adresse est 403, rue de la Gare, 7742 Hérinnes (Pecq).

J'ai posé des questions à ma maman. Elle a 45 ans. Elle n'a jamais parlé patois quand elle était petite parce que c'était interdit aux filles. Mais elle a entendu ses grands-parents et son papa pendant toute son enfance et c'est comme ça qu'elle connaît quand même le patois d'Hérinnes (picard de Tournai/Mouscron). Elle a choisi les mots suivants :

1. **Gâte/maguète** : chèvre.
   Une copine d'école primaire de maman, Christine, riait bizarrement. Elle avait «un « rire de gâte ». Comme elle habitait dans une ferme, on la taquinait en disant qu'elle imitait ses chèvres. Quand maman entend une chèvre qui bêle, elle y pense encore, 35 ans après ! Et elle se demande avec humour : « c'est une « gâte » ou c'est Christine ? »
2. Un **brand'leo** : rouleau qui sert à tasser la terre des champs.
3. Derrière chez elle, il y avait une ferme. Le fermier n'a jamais su parler français de sa vie : le patois était sa seule langue. Il vivait et travaillait à l'ancienne : il n'a jamais eu de tracteur. Au printemps, elle l'a souvent vu passer avec ses chevaux de labour qui tiraient un gros « brand'leo ». Elle adorait le bruit que faisait le rouleau sur les grès de sa rue. Dès qu'elle l'entendait arriver, elle courait le voir passer à la grille : « V'là l'brand'léo d'Henri ! » (c'est ainsi que l'homme s'appelait). Il faut dire qu'il n'était pas difficile à repérer : en plus du bruit normal, le « brand'léo » « criait » parce qu'il n'était pas graissé. Ça ne le dérangeait pas : il n'a jamais mis d'huile et le rouleau descendait toujours la rue qui menait aux champs en gémissant !
4. Un **cous** : un homme un peu naïf, dont on parle en riant…
   Maman rend de temps en temps visite à une cousine de son papa. Cette dame parle toujours français mais parfois elle glisse des mots de patois dans son discours. L'un d'entre eux est « cous ». maman a remarqué qu'elle ne l'utilisait que quand elle parle de quelqu'un avec humour, surtout pour sous-entendre qu'il est un peu naïf ou qu'il fait des choses dont les autres se moquent, sans qu'il le sache. Par exemple : « ia éteu vu, l'cous ! S' matante il

est mort' et i n'a rin eu ! » (il a été attrapé, le « cous ». Sa tante est morte et il n'a rien eu). Maman s'est souvent demandé ce que ça voulait dire. En feuilletant un dictionnaire d'ancien français, elle a découvert que ce mot avait existé dans le sens de « cocu ». Depuis, elle sait pourquoi il a ce qu'elle appelle une « connotation » de naïveté et d'ironie !

5. **Po d' chûque** : haricots (littéralement : pois de sucre).
   Quand son papa jardinait, il disait qu'il allait « s'meu (semer) lès po d' chûque », par exemple : des « po d'chûqu' à véôle » (haricots à perche). Et elle le voyait mettre les haricots dans les « riches » (les sillons dans un jardin). Sa maman, qui ne parlait jamais patois, quand elle cuisinait ce légume, disait des « haricots ». Alors, maman pensait que quand ils étaient dans la terre, on les appelait des « po d' chûque » et que quand on les mangeait, ça devenait des « haricots » !
6. Lès **rîpes :** maladie mystérieuse et grave.
   Ma maman a toujours été douillette et ce n'est pas près de changer ! Déjà quand elle était petite, elle se plaignait pour un rien, mais elle avait peur du docteur ! Il lui arrivait d'aller montrer à sa maman un doigt, un genou, un bras...avec un « bleu » ou une minuscule griffe. Dans ces cas-là, ma grand-mère ne la prenait pas au sérieux et quand maman lui demandait, inquiète, ce qu'elle avait comme « maladie », ma grand-mère lui répondait toujours : « Ça ? C'est « lès rîpes » ! On ne sait pas vraiment ce que c'est mais...quand on a ça, trois jours après on est mort ! » Quand elle entendait cette réponse, ma maman était fâchée parce qu'elle savait qu'on se moquait d'elle...Si elle insistait quand même pour savoir ce que c'était vraiment « lès rîpes », sa maman prenait un air mystérieux et catastrophé, pour bien marquer la gravité de la situation mais elle ne répondait rien ! Moi, je ne parle pas patois mais ce mot-là, je le connais bien parce que...quand un de mes frères ou moi avons un mal que notre maman juge imaginaire ou peu sérieux, elle nous dit que nous avons « lès rîpes ». Et ça nous met en colère à notre tour !

Voilà ! J'espère que vous vous êtes un peu amusé en me lisant. C'était donc du patois d'Hérinnes-lez-Pecq. Au revoir !

Guillaume Delplanque

Nous ne sommes déjà pas forts en français, alors en wallon !
Pourtant, notre bonne-maman nous dit de temps en temps « qu'au c' que cha ve dire ? » et elle rit de voir nos têtes, pour nous, c'est du chinois…
Elle nous a trouvé les cinq mots wallons que nous allons essayer d'expliquer de notre mieux. Son mot préféré est certainement « l'iau e **destombée** », ça veut dire le froid de l'eau est coupé (ni glacée, ni tiède).
Encore avec de l'eau…Son oncle disait toujours « l'iau d' no puch e bonne mais elle a ê goût d'**marache** » (de marais)
Pendant ses vacances, bonne-maman allait « **muchner** » (glaner – c'était la guerre) et le soir « allait à l'**ékrienne** » (passer la soirée) chez des amis non sans avoir « **erchiné** » (goûté) à 4 heures.
Maintenant, elle nous fait de délicieuses tartes « **à l' condwève** » (une pâte légère) sur des cerises.

Sébastien Deramaix
9 juin 1989

Céline Deramaix
5 octobre 1993

Jan de Trochstraat, 40
1703 Schepdaal

Note de bonne-maman…

Mon mari, professeur de 3 langues germaniques parlait wallon à la maison.
Il disait toujours que si nos jeunes parlaient davantage wallon, ils n'auraient aucun problème avec le subjonctif, toujours utilisé en wallon « il aro fallu qu'ils v'nissent »
Mais, voilà 20 ans qu'il « e dallé », au paradis sûrement entouré d'une volée de coulons qu'il aimait tant.

A. Liétard

En ce dimanche pluvieux et frileux, ce sont mes grands-parents ainsi qu'un couple d'amis de mes parents qui se sont rencontrés afin de savourer de vieux souvenirs, du temps où enfants ils parlaient le wallon.
Mes grands-parents viennent d'Heppignies (près de Fleurus), ils ont 75 ans. Les amis viennent de Virginal, ils ont 65 ans. C'est pourquoi parfois le même mot aura deux prononciations.
Au début, chacun cherchait un mot original, puis petit à petit ce sont les bons moments de leur jeunesse qui ont refait surface…et ce sont les mots liés à ces moments-là que j'ai choisis.

- Chacun se souvient des « **spo** » (surnom, sobriquet) pas toujours très tendres donnés à certains habitants : il y avait « li chiau » (pas besoin de traduire), « li couillu » (il possédait un étalon qu'il conduisait de ferme en ferme pour saillir les juments), « li scran » (il était paraît-il toujours fatigué).
- Puis vient le souvenir de « **mêchner** » (glaner) qui se faisait avec les grands-parents. On ramassait les épis délaissés par les faucheurs, les jambes piquées par les « steuls » (éteules) alors que les « kwarbau » (corbeaux) et les « sprauw » ou « sprohon » (étourneaux) attendaient leur tour. La grand-mère emmenait comme casse-croûte du pain et des « vitoulets » (boulettes de viande hachée)
- Les femmes se souviennent du ménage avec le « coquemoire » ou « cotemare » (la bouilloire), le « raft » (râcloir) et le linge qu'il faut « stoûrt » (tordre-essorer) à la main.
- Les hommes pensent au bon moment des « ducasses » avec les balançoires pour « si berlondjî » (se balancer) et où à l'aide d'un morceau de tuyau en plomb, rempli d'eau et qu'ils bouchaient d'un côté avec le pouce, ils « spittaient » ou « spitchaient » (éclabousser) les jeunes filles qui passaient avant de « peter evoÿ » (se sauver en vitesse).

Ces deux heures de rencontre entre nos anciens furent bien agréables pour moi qui écoutais et encore plus pour eux qui pouvaient se replonger, en oubliant quelques instants leurs maux de dos ou de jambe, dans la vie d'autrefois.

Une question est restée sans réponse : ma grand-mère se souvient que sa grand-mère, quand elle était blessée et que quelqu'un lui disait de bien désinfecter la plaie répondait : « ça n'est né necessaire, ji su stettie » Ma grand-mère cherche toujours la signification et la traduction. Si vous avez une réponse…

Clémence Flemal – 16 ans
44, Chemin Planche Quévit
1430 Rebecq

J'ai 13 ans. Voilà comme j'ai fait.
J'ai trié dans des dictionnaires avec mon papa. Nous avons d'abord réuni 41 mots que je vous marque.

Djon.nète : adolescente. Tayons : ancêtres. Rachoner : assembler. L'èstwèlî : le ciel. Pikète du djôu : aurore. Brotchî : jaillir. Cacâye : bibelot. Cokwâr: bouilloire. Fé bèrwète : échouer. Cayute : cabane. Pane di vêre : chauve. Coulote : filet d'eau. Clignète : clin d'œil. Bièsse à bon Dieu : coccinelle. Pèter èvôye : décamper. Stron.ner : dévorer. Skèpî : éclore. Spirou : écureuil. Pèlate : épluchure. Flotche : erreur. Vikérîye : existence. Bètchète : extrémité. Crâye : fente. Stocasse : solide. Bustokî: fêter. Cafougnî: chiffonner. Tchamousser : gâter. Cruwaus : mauvaises herbes. Binauje : heureux. Fachète : lange. Buwéye : lessive. Bawète : lucarne. Bribeû : mendiant. Ouyeû : mineur. Boukèt : morceau. Brichauder : renverser. Dringuyèe : pourboire. Pourcha singlè: sanglier. Stocasse : vigoureux.

Après, j'ai dû choisir. Mon papa me les a lus, certains je les avais déjà entendus et j'ai choisi les cinq :

Brotchî : jaillir
Cacâye : bibelots, petits objets parfois inutiles
Vikérîye : existence
Bawète : lucarne
Brichauder : renverser

Benjamin Goffart
Né le 5.6.90
Rue Destrée, 108
6043 Ransart

Dicton :

Bon d' jou. Boun année.
Em poch est trawée.
I m' faurou in p'ti boun an
Pou' met' pa' d' vant!!!

Ma grand-mère m'a raconté que quand (lorsque) elle était petite fille, le jour de l'an elle allait chez ses grands-parents, parrain, marraine et à cette occasion, leur récitait le « compliment » de circonstance ! Elle espérait bien sûr beaucoup de pièces pour mettre devant la poche trouée !
Je trouve qu'aujourd'hui encore c'est un chouette dicton !

Bonne année !!
Maximilien

Maximilien Harpigny
Né le 30.8.93
Rue Landuyt, 21
1140 Braine-le-Château

Cinq mots wallons : prix Georges Darmont
A Marine et Sylvain (1)(10 ans)

Voici cinq mots de mon vieux parler wallon qui, à côté du français, « du fond des âges », vient aussi du latin.
Des mots que j'aime car on en sent le goût dans la bouche et plusieurs diffèrent du français, ce qui montre bien que le wallon n'est pas un « sous-français » ou un mauvais français.

1. (l) **awous** (ou **awout**) : désigne la moisson, donc chez nous le mois d'août, et le 15 août, sommet de l'été et grande fête au pays de Liège en souvenir de l'Assomption de la Vierge Marie.
   Dans le temps, la vie quotidienne était très dépendante des saisons, par exemple on ne trouvait pas l'hiver des oranges et des citrons !
   Donc dans ce mot « awous » on a à la fois :
   - le travail des hommes pour la moisson
   - le huitième mois de l'année
   - une grande fête sociale et religieuse

   En outre, en wallon, le « w » est parfois très prononcé surtout au début du mot comme dans « Wallonie » ou « Brabant wallon » alors que, et vous le remarquez, en France le « w » se prononce comme un « v ».
2. **carpê** : désigne un carpillon, c'est-à-dire une toute petite carpe. Ce petit poisson remuant a fait donner son nom à l'enfant espiègle, turbulent mais gentil ; carpê, c'est donc aussi un gamin ou une gamine un peu « diable ».
   (Pour un petit enfant encore mignon, on dit « poyon » qui veut dire poussin).
3. **cramignoler** (ou **cramignoner**) **:** danser des cramignons, c'est-à-dire des farandoles en étant nombreux à se tenir par la main et à serpenter au son d'un chant dont le rythme est particulier.
   Il faut toujours chercher derrière les mots, je ne sais pas d'où vient celui-là mais « crâ », c'est *gras* en wallon.

(1) Comme ils sont jumeaux, je ne puis pas m'adresser à un seul d'entre eux !

4. **haper :** saisir (rehaper : ressaisir), attraper rapidement, comme, pour rire, on se saisit de ce qu'un autre a dans la main !
   J'ai choisi ce mot à cause du « h » en wallon de Liège, souvent très aspiré, comme s'il y en avait trois à prononcer ! Dans notre village, on appelait ma maman « Madame HHHumblet » en allant chercher le souffle au fond des poumons ! Voilà qui était un moyen sûr de ne pas se tromper en français pour les liaisons : on dit « des haricots » pas comme « des_asticots » !
   Hélas, le français s'appauvrit et tout doucement même les journalistes de radio et de télévision ne font plus la différence entre
   « des Hongrois » et « des_ombrelles » ou
   « des haricots » et « des_abricots »,
5. **rawète :** supplément gratuit, ce que l'on reçoit en plus, par exemple un bonbon que la vendeuse ajoute « par-dessus le marché ».
   C'est une belle idée de gratuité.
   On l'applique aussi dans une famille de plusieurs enfants : un bébé qui naît longtemps après l'autre ou les autres...*In pitite rawète* qui vient comme cela, en plus !

Papé

Note : ce que j'écris à propos du « h » muet ou aspiré et du « w » indique qu'il y a en wallon des sons (on dit des phonèmes) qui diffèrent du français ou qui n'existent pas en français ; c'est plus ou moins vrai de chaque langue par rapport à d'autres. Donc, le wallon a pu m'aider à des prononciations en anglais ou en néerlandais et il l'aurait pu pour l'espagnol et l'arabe. Les bons maîtres de langues font bien comprendre cela aux enfants.

1. **Bondjou tourtou**
   Bonjour à tout le monde (on salue souvent tout le monde)
2. **Mon bin amé**
   Mon bon copain (mon bon ami)
3. **Bon voyadje tchu nous**
   Bon voyage chez nous
4. **Kouma k'va ?**
   Comment ça va ?
5. **Vins avu mi proum'né da l'village**
   Viens avec moi promener dans le village

C'est mon grand-père qui l'a appris à mon père et c'est lui qui me l'a transmis.

Marie Incourt 12 ans
59, avenue Jean de Bologne
1020 Bruxelles

Ainsi parlait mon arrière-grand-père :

Dj'èm sovin

Dèm pètit **viadje** avu sès mâjons to lon des routes, des p'tites **cinses,** quéq pu groce. Lè gins todi à l'ouvradje : des bièsses a sognè, des tchamps a tchèrwè, hirpè, samè è pu fâchè é rintrè l' fwin è les grin. Sastè si bé a veye ! Lè gins déjin bondjou su gintimin « éboujou, Fernand, sa va lè fwin ? » « è vo, Firmin, v'salè bin ? fé chou a nut ! » On s' rétrové a l'églije, o p'tit magasin. On fiesté la **dicâce**. On s' rètrouvé a **l'sise.**
Sasté l'bé tin !

Rossignon Alexandre
15 ans
10, rue Gustave Laforge
5020 Champion

RÉCITAL DE POÉSIE WALLONNE

A.R.E.W.

Maison de la Francité
22 avril 2003

PROGRAMME

Récitants : Aurélie Tayenne, Pierre Henry, Joseph Bodson.
Violoniste, choix de l'accompagnement : Evelaine Cobut.

Joseph Jongen : Légende naïve.
Jean-Denys Boussart: Ci n'èst qu'ine tchanson.
Willy Bal : Avoye.
Louis Remacle: L'air qui djâse.
Albert Maquet : Voyèdje.
Tchaikovsky : Méditation.
Louis Remacle : Bouneûr.
Emile Gilliard : Tournikèt
Franz Dewandelaer : L'aveûle (extrait)
Franz Dewandelaer: Èl Nivèlwès
Willy Chaufoureau: Vî Nivèle
Jean-Sébastien Bach, Sonate, Sicilienne.
Roger Foulon : Lès rèstons
Roger Foulon : Qué d'sus binèse
Gabrielle Bernard : Feus d' ranches
Jean Guillaume: Dj'a lèyî tchêr mi coeûr d'èfant
Jean Guillaume: A tauve
Emile Gilliard : C'èst po todis
Joseph Bodson: Li grand blanc meur
Emile Lempereur : Sondje
Willy Bal : Al cache
Jean-Denys Boussart: Dji m' sovin
Maggy Frisée : Viker
César Espejo, Presto

Ci n'èst qu'ine tchanson

Ci n'èst qu'ine tchanson d' prétimps ;
Li tchanson dè rèw èt dè molin ;
On rèspleû qu'ènnè va èt qui r'vint,
Avou l'vint…

Ci n'èst qu'ine tchanson d'osté
Qu'on lét là, à l' passåde dès-ouhès,
Quand l' solo fornåhi s' lét goter
So lès hés…

Poqwè n' pou-djdju roûvî
Li visèdje dè bèrdjî … ?
Quand i m' mostrève lès steûles,
Dj' èsteû come in-aveûle…

C'èst l' tchanson d'årîre-såhon,
Qui s' dispiète quand lès bès djoûs 'nnè vont
Èt qu' lès mwètès-foyes, tot dè long
Vont-st-à lon…
Ci sèrè m' tchanson d'iviér,
Ine tchanson qui m'apwèrtrè l'èspwér
Èle dîrè qui l' solo n'èst nin mwért
Po tofér…

Poqwè vôreû-dj' roûvî
Li visèdje dè bèrdjî… ?
Quand i m' mostréve lès steûles,
Dj'èsteû come in-aveûle…

Ci n'èst qu'ine tchanson d' prétimps
Li tchanson dè rèw èt dè molin ;
On rèspleû qu'ènnè va èt qui r'vint…
Avou l' vint…

Jean-Denys Boussart (Liège)

Traduction : Ce n'est qu'une chanson. Ce n'est qu'une chanson de printemps ;/ La chanson de la roue et du moulin ;/Un refrain qui s'en va et qui revient,/ Avec le vent…//Ce n'est qu'une chanson d'été/ Qu'on laisse là , au passage des oiseaux,/ Quand le soleil épuisé se laisse couler/ Sur les coteaux…// Pourquoi ne puis-je oublier/ Le visage du berger… ?// Quand il me montrait les étoiles,/ j'étais comme un aveugle…

C'est la chanson de l'arrière-saison,/ Qui s'éveille quand les beaux jours s'en vont/ Et que les feuilles mortes, tout au long/ S'en vont au loin…// Ce sera ma chanson d'hiver/ Une chanson qui m'apportera l'espoir ; / Elle dira que le soleil n'est pas mort/ Pour toujours… Pourquoi voudrais-je oublier/ Le visage du berger ?/ Quand il me montrait les étoiles/ J'étais comme un aveugle…/ Ce n'est qu'une chanson de printemps/ La chanson de la roue et du moulin ; / Un refrain qui s'en va et qui revient/ Avec le vent…

Avoye

Èl tins dès èfants :
rèléye au soya lèvant,
rouséye au soya toquant.

Què lès djoûs sont coûrts !
Què lès djoûs sont longs !

Come èl breune èst longue à tchér
su lès téres à steûles toutes vûdes,
sins co nule èstwèle au cièl !

Târdûwe, èl breune s'alan.mit
su lès bujas d' l' èstè dju.,
qui r'britcheneut come dès souvenances.

Què lès chabots sont pèsants
pou pèstèler l's-èspèrances,
t'au d'dèlong dès vîs tch'mins gris,
qu'i chène tout d'in côp
qu'i n'è vont nule paut !

Willy Bal (Jamioulx)

Al'breune dè l'èsté, Au soir de l'été, dans Œuvres poétiques wallonnes 1932-1990, ALWaC et S.L.L.W., 1991)

Traduction : En route. Le temps des enfants : /gelée au soleil levant,/ rosée au plein soleil./ Que les jours sont courts ! / Que les jours sont longs ! // Comme le soir est long à tomber/ sur le vide des terres moissonnées, / quand nulle étoile encore ne luit ! / Tard venu, le soir s'alanguit / sur les éteules de l'été fini, / qui se redressent comme des souvenirs// Que les sabots sont pesants / pour piétiner les espérances, / tout au long des vieux chemins gris, // qui, semble-t-il soudain / ne doivent mener nulle part.

L'air qui djâse

Dju loukéve vos-ûs èt v'là qu'on-z-a oy
One aîr, one fène aîr, djâzer èzès foyes.
Vos loukîz mès-ûs, lès foyes ont trèssyi,
Èt nos n' savans nin çou qu' l'aîr nos-a dit...
L'amoûr èt l' bouneûr lûhint d'vins nos coûrs ;
I-gn-aveût d'zeû l' monde lu cî d'on bê djoûr ;
Èt l' solo clign'téve à l' cwène d'one noûlé.
L'air s'a tê on pôk, pwis 'lle a co djâzé,
Tot doû, mais si doû ! come po s' fé comprinde...
Quu sofléve-t-èle là ? Çu n' èsteut noule plainte.
Èle parléve d'amoûr èt d' bouneûr, moutwè ?
Mais poqwè pinsins-n' qu'èle duhéve aute tchwè ?

Louis Remacle, Neuville-Francorchamps
(*Âu tchèstè d' poussîre*, Au château de poussière, 1946)

Traduction : **La brise qui parle :** Je regardais tes yeux, et voici qu'on entendit/ une brise, une fine brise parler sous les feuilles./ Tu regardais mes yeux, les feuilles ont tremblé,/ et nous ne savons ce que la brise nous a dit.../ L'amour et le bonheur brillaient en nos âmes ; /il y avait sur le monde le ciel d'un beau jour ;/ et le soleil clignotait au coin d'un nuage./ La brise s'est tue un peu, puis a reparlé, / tout doux, mais si doux ! comme pour se faire comprendre.../ Que soupirait-elle ? Ce n'était pas une plainte./ Elle parlait d'amour et de bonheur, peut-être ?/ Mais pourquoi pension-nous qu'elle disait autre chose ?

Voyèdje

Li prumîre siteûle qu'i vèya so s' vôye – i scrîha s' no d' sus come so dèl poussîre. C'èst d' ça qu'i wârda à l' bètchète dè deût, on tot p'tit pô dèl loumîre...

Li deûzinme siteûle qu'i vèya so s' vôye – i s' mèta d'vant lèye po l' loukî pus fwért. Elle èsteût si bleûve qu'on-z-areût dit l' mér à l' pus tchaude vèsprêye d'osté...

Li treûzinme siteûle qu'i vèya so s' vôye – i lî sonla ôre come on tchant si doûs qu'i s'arèsta 'ne gote po poleûr hoûter. Pus rin n' motiha, èt i s' diva dire qu'i s'aveût bin sûr trompé...

Li qwatrinme siteûle qu'i vèya so s' vôye – i s' sinta tot seû, mièrseû è steûlî, èt i s'dimanda, sins poleûr rèsponde, s'il ariv'reût mây on djoû...

Li cinquinme siteûle qu'i vèya so s'vôye – i lî vola dîre çou qui s' coûr qwèréve, mins lèye, di n' poleûr djâser come lu l' féve, distinda bin doûç'mint...

Li sîhinme siteûle qu'i vèya so s' vôye – i n'aveût pus l' fwèce dè roter pus lon èt i touma là, li visèdje è tére, tot t'nant s'coûr divins sès mains...

Li sètinme siteûle â coron di s' vôye – li sètinme siteûle n'a mây rin sèpou. Lèye qu'il a qwèrou pace qu'èlle èsteût l' djôye èt l' pus grand boneûr qui s' pôye...

Albert Maquet, Liège
(Djoû d'apèles, Jeu d'appeaux, 1947)

Traduction. Voyage. La première étoile qu'il vit sur sa route – il y mit son nom comme sur de la poussière. C'est de là qu'il garda à la pointe du doigt un tout petit peu de lumière…
La deuxième étoile qu'il vit sur sa route – il se posta devant elle pour la fixer plus fort . Elle était si bleue qu'on aurait dit la mer à la plus chaude soirée d'été…
La troisième étoile qu'il vit sur sa route – il lui sembla entendre comme un chant si doux qu'il s'arrêta un instant afin de l'écouter. Plus rien ne frémit et il dut se dire qu'il s'était bien sûr trompé…
La quatrième étoile qu'il vit sur sa route – il se sentit seul, fin seul dans le ciel et il se demanda, sans pouvoir répondre, s'il arriverait un jour…
La cinquième étoile qu'il vit sur sa route – il voulut lui dire ce que son cœur cherchait , mais elle, de ne pouvoir parler dans sa langue, s'éteignit tout doucement…
La sixième étoile qu'il vit sur sa route – il n'avait plus la force d'avancer plus loin et il tomba là, visage contre terre, en tenant son cœur au creux de ses mains…
La septième étoile au bout de sa route – la septième étoile n'a jamais rien su. Elle qu'il a cherchée parce qu'elle était la joie et le plus grand de tous les bonheurs…

Bouneûr

Lu vikante suteûle dès-autes djoûrs
Aveut ridé foû du m' fignèsse.

Lu spèheur, come one loûde broheûr,
Aveut èdwèrmi mès papîres.

Èt v'là dès vwès, dès djônès vwès,
Dès clérès vwès come dès hîyètes,

Qu'ont monté èt qui m'ont tchanté
Tot l' bouneûr quu dj' rawârdéve îr.

Èt dj'a moussi, tot bê doûç'mint,
Èt l'vî mâhon à lâdjès-ouh.

Mais d'on côp dju n' lès-a pus oy,
Èt lès murs èstint blancs d' loumîre.

Louis Remacle, Neuville-Francorchamps
(*Au tchèstè d' poûssîre*, Au château de poussière, 1948)

Traduction : Bonheur. La vivante étoile des autres jours/ avait glissé de ma fenêtre.// L'ombre, comme une lourde brume,/ avait endormi mes paupières. // Et voici des voix, des jeunes voix// des voix claires comme des sonnailles,// qui se sont élevées et qui m'ont chanté/ tout le bonheur attendu de la veille.// Et j'ai pénétré, tout doucement,/ dans la vieille maison aux larges portes. // Mais soudain je ne les ai plus entendues, / et les murs étaient blancs de clarté.

(Au château de poussière)

Toûrnikèt

Li cia qui r'vêrè po d' bon
Dès payis di d' pa-drî l' baurîre,
S'il a d'dja rapicî s' baston,
I n'a nén co raploû po l' dire.

Èt l' toûrnikèt toûne èt catoûne
Èt nos zouplans su lès tch'faus d' bwès.

Li cia qui dwèt riv'nu d'au lon,
Fauréve valu qu'i trouve one pîre
Po si r'pwazer, s' polu achîr
A s't-auje au mitan d' sès soçons.

Mins l' toûrnikèt toûne èt catoûne
Èt quî ce qui sondje à dire poqwè ?

Emile Gilliard, Moustier-sur-Sambre
(Rukes di tëre – Mottes de terre, 1966)

Traduction. Manège. Celui qui reviendra pour de bon/ Des pays de l'autre côté de la barrière,/ s'il a déjà saisi son bâton, / il n'est pas encore arrivé pour le dire. // Et le manège tourne et tourne/ et nous sautons sur les chevaux de bois// Celui qui doit revenir de loin, / il faudrait bien qu'il trouve une pierre / pour se reposer, pouvoir s'asseoir/ à son aise parmi ses compagnons.// Mais le manège tourne et tourne/ et qui est-ce qui songe à dire pourquoi ?

L'aveûle (extraits)

In ratindant, l' vint tchét pus fris',
Èl pieuve pièrd tous sès tch'feûs d'ârtisse
Qui f'zont dès croles dins lès flaches d'iau…

Yè l'aveûle, yuçe qu'èlle èst ? Lauvau ?

« …S'èle vît par ci, dj' âré trop pau
Si d'dwè li doner tout ç què d' pinse,
Mais s'n-ér jwèyeûs s'ra m' n-èrcompinse
Pou l' wére què djè ll'âré gâté. »
……..
Djè n' li-z-é jamais rî doné…

Èle a r'passé,
Lès pîds pa d'vant, dèdins 'ne civiére,
A ç' què lès cyins qu'ont dès priyères
Èlz-invoyin' à leû Bon Dieu !
I n'avout co jamais tant pieu,
D'ssus nos misêres…

(Èl pieuve qui trawe come claus d'aci
Dèskindot co, toudi, toudi,
Pa lonkès lignes yèt pa fins plis
Dèssus no têre)

Èlle è-st-au trau dès mau-tchaussis,
Avè s'chabraque tout rassârci,
Avè s' cote qui n'èst pus qu'in pli,
L'aveûle.

(Èle pieuve coupe come in tchamp d'èsteûles…)

Èlle èst vôye in taustant là…ci…
L' cayô du tch'min du paradis,
Dins l' pieuve qui r'late, dins l' vint qui rit,
- Qui brêt, qui miâwe, qui tchante, qui r'beûle –
- L'aveûle !

Franz Dewandelaer, Nivelles (1938)

Traduction – L'aveugle.

En attendant, le vent tombe plus froid,/ La pluie perd tous ses cheveux d'artiste/ Qui font des boucles dans les flaques d'eau…// Et l'aveugle, où est-elle ? Là-Bas ?// « Si elle vient par ici, j'aurai trop peu/ Si je dois lui donner tout ce que je voudrais/ Mais son air joyeux sera ma récompense/ Pour le peu dont je l'aurai gâtée »…..Je ne lui ai jamais rien donné…// Elle repassé, / Les pieds en avant, sur une civière/ tandis que ceux qui ont des prières / Les envoyaient à leur Bon Dieu ! / Il n'avait encore jamais tant plu, / Sur nos misères…// La pluie qui perce comme clous d'acier/ Descendait encore, toujours, toujours, / Par longues lignes, par plis serrés / sur notre monde // Elle est au trou des mal chaussés / Avec son châle tout ravaudé, / Sa jupe qui ne fait qu'un seul pli/ L'aveugle // (La pluie coupe comme une éteule)…// Elle est partie tâtant par là, tâtant par ci/ Le pavé de la route du paradis/ Dans la pluie qui cingle, dans le vent qui rit,/ - Qui pleure, qui miaule, qui chante, qui beugle -/ L'aveugle !

Èl Nivèlwès

I

Chacun d'ssus l' têre a sès dèfauts :
Yun bwèt, yun chique èyèt l'aute tchante.
Mains pou trouver l'ome come i faut,
Come in bia pun au fond d'ène mande,
I n' faut nî daler si lon qu' ça.
Wétîz t't-alintoûr dè vous-autes
Yèt n' courez nî 'squ'à Cunaxa.
L' Bon Dieu tout près d' vous din brichôde.
Non ! L'ome di chwès dès omes di chwès
L'ome què dvû dire, l'ome sins manière
L' mèyeû dès-omes dè d'ssus l' têre,
Èn' cachîz nî, c'èst l' Nivèlwès.

II

L' Nivèlwès, c'èst pîre qu'in chameau
Djè l' sé bî, pusquè d' vos in pâle.
Quand o lu mousse in d'mi vêre d'iau,
C'èst come s'i rinconte in vèrt diâle.
Mains s'i s'ajit d'in d'mi gueuze, là,
Faut l'intinde dîre come lès djins riches :
« Hum, èl gueûzerîye du p'tit Colas
A l'gout d'trop pô…Qu'on lès rimpliche ! »
Sutout n' li disez nî qu'i bwèt !
« D' timps in timps, waye, pou passer 'ne zine. »
Mains s'i r'vont soûs d'lé Léyontine,
I n' sont nî plins, lès Nivèlwès.

III

Èl Nivèlwès n' a qu' in dèfaut,
A part lès cyins què d' vî d' vos dire.
S'i vwèt 'ne puce, i dit : « Qué bia tch'fau ! »
S'i vwèt in tch'fau, c'èst co pus pîre.
L' Nivèlwès n' sè tét nî souvint.
I n' mint jamés…sauf quand i pâle.
Yèt si vos f'zez long come vo main,
Li stindra ça…djusqu'à vo spale.
Lès galants d'in savont 'ne saquè.

Yèt dins ç' monde-ci pus nwêr què d' l'anke,
I n'aroût pus poun d' monvéche langue,
Si n'avoût nî...lès Nivèlwès.

Traduction - Le Nivellois

I.
Chacun sur terre a ses défauts :
Un boit, un chique et l'autre chante.
Mais pour trouver l'homme comme il faut,
Comme une belle pomme au fond d'une manne,
Il ne faut pas aller si loin que ça.
Regardez tout autour de vous
Et ne courez pas jusqu'à Cunaxa.
Le Bon Dieu tout près de vous en gaspille.
Non ! L'homme dont je parle, l'homme sans manière,
Le meilleur des hommes sur la terre,
Ne cherchez pas, c'est l'Nivellois.
II.
Le Nivellois, c'est pire qu'un chameau
Je le sais bien, puisque je vous en parle.
Quand on lui montre un demi verre d'eau,
C'est comme s'il rencontrait un diable vert.
Mais s'il s'agit d'un demi de gueuze, là,
Faut l'entendre dire comme les gens riches :
« Hum, la gueuserie du p'tit Colas
A le goût de trop peu... Qu'on les remplisse ! »
Surtout ne lui dites pas qu'il boit !
« De temps en temps, oui, pour passer une lubie. »
Mais s'ils rentrent saoûls chez Léontine,
Ils ne sont pas pleins, les Nivellois.
III.
Le Nivellois n'a qu'un défaut,
A part ceux que je viens d'vous dire.
S'il voit une puce, il dit « quel beau cheval ! »
S'il voit un cheval, c'est encore bien pire.
Le Nivellois ne se tait pas souvent.
Il ne ment jamais... Sauf quand il parle.
Et si vous montrez long comme votre main,
Lui étendra ça... jusqu'à votre épaule.
Les amoureux en savent quelque chose.
Et dans ce monde-ci plus noir que de l'encre,
Il n'y aurait plus aucune mauvaise langue,
S'il n'y avait pas... les Nivellois !

Ceci est le texte d'une chanson de Franz Dewandelaer intitulée Chant de l'Aclot tirée de la revue Pus bia qu'Nivelles (1929)

Vî Nivèle

Dj'ador' èm vî Nivèle, ès clokî, ès Dodin.ne,
Ses mézos dè d' dins 'l timps qu'ont ieûs leûs mur' tchamoussîs
Avè leû gris pègnon yè dès uch' dè bo d' tchin.ne
Què l'pus foûrte dès apiètes nè sâroût dèstchaussî

Souvint, quand i fét bia, d'lé in richot qui trin.ne
Au mitan d 'in boskèt djè va voltî rèver.
Djè sûs loyî à 'm vile come pal pus spèsse dès tchin.nes
Nivèle c' est toute èm vîye, à yèle djè m'sins rivé.

Vos m' dèmandez poukè ? djè n'sâroûs vos rèsponde,
Djè vwès voltî 'm Nivèle paskè dj'sûs in Aclot
Yè qu'c'est là qu'dj'ai troté quand dj'n'astoûs qu'in gavio.

Yè cor bi^{n} minme djè sroûs dè l'aute costé du monde
Quand dvènu vî stala djè m'sintirai mori,
Al plène course pou Nivèle vos m'vîrez racouri !

Willy Chaufoureau, Nivelles ,1950
(Extrait de l'anthologie *« Éne kèrtinéye dè fleûrs »*, Un panier de fleurs)

Traduction : *Vieux Nivelles.* J'adore mon vieux Nivelles, son clocher, sa Dodaine,/ Ses maisons d'autrefois qui ont les murs moisis/ Avec leur pignon gris et des portes en bois de chêne/ Que la plus forte hache ne pourrait enfoncer// Souvent, quand il fait beau, près d'un ruisseau qui serpente/ Au milieu d'un bosquet j'aime aller rêver/ Je suis lié à ma ville comme par la plus grosse des chaînes/ Nivelles c'est toute ma vie, à elle je me sens rivé// Vous me demandez pourquoi ? je ne pourrais vous répondre,/ J'aime Nivelles parce que je suis un Aclot/ Et que c'est là que j'ai trotté quand je n'étais qu'un gamin// Et encore bien même serais-je à l'autre bout du monde/ Quand devenu vieux de la vieille je me sentirai mourir/ A toutes jambes vers Nivelles vous me verrez accourir !

Lès rèstons

Qué dalâdje, c'èst Mardi gras ! Ève cût dès rèstons.
Èl mèt in boukèt d' bûre dins s' payèle. Ça chîle.
A ç'te heure, i fôt pûjî èt clitchî 'ne loue dè pâte.
Ça chite, ça cût à gros bouyons, èt ça sint bon.
Més l' pus dûr è-st-a v'ni. Stièrde sès mins a s'èscoû.
Apicer l' manche, skeûre èl payèle èt lancer wôt
L'rèston tout rond. On direut in solèy pindu
Intrè l' drèsse èt l'èstûve. Èt i r'tchét plakèzak
A l'inviérs, dins l' payèle. Ève èst binése. Adam
Èt lèy vont mindjî ça aveu dèl cassonâde
Èt du cafè tout djusse passè. Yun pa yun, lès solèys
R'lûj'tè come dè l'oûr su l' plate assiète du boneûr.

Roger Foulon, Thuin
Ève èt Adam, Èl bourdon, Charleroi, 2003

Traduction : Quelle affaire, c'est Mardi gras ! Ève fait des crêpes. Elle met un morceau de beurre dans la poêle. Ça grésille. A présent, il faut puiser et verser une louche de pâte. Ça coule, ça cuit à gros bouillons, et ça sent bon. Mais le plus dur reste à venir. Essuyer ses mains à son tablier, attraper le manche, secouer la poêle et lancer haut la crêpe toute ronde. On dirait un soleil suspendu entre l'armoire et le poêle. Et elle retombe d'un coup, à l'envers, dans la poêle. Eve est heureuse. Adam et elle vont les manger avec de la cassonade et du café qu'on vient de passer. Un par un, les soleils luisent comme de l'or sur l'assiette plate du bonheur.

Qué d' sû binése

Qué d' sû binése dè yèsse a costè d' vous,
Si tène èt toute triyanante dè boneûr.
Sèréz m' foûrt, co pus foûrt, què d' sinte vo keûr
Bate come in rigodon èl djoû d' sint Roch.
N' boudjons pus. Èl nût èst là. N' disez rén.
Lès-anjes ariv'té nos riv'ter d' leûs-éles
Èt lès dèrnérs mouchons tchant'tè pour nous.
Vo visâdje è-st-adôbouzè dè stwèles;
Lès deûs pus bèles sont vos-îs plins d'amoûr.

Roger Foulon , Thuin
(id., ibid.)

Traduction : Que je suis heureuse d'être à côté de vous/ Si frêle et toute tremblante de bonheur/ Serrez-moi fort, encore plus fort, que je sente votre cœur/ Battre comme un air de tambour le jour de la Saint-Roch/ Ne bougeons plus. La nuit est là . Ne dites rien. / Les anges viennent nous frôler de leurs ailes/ Et les derniers oiseaux chantent pour nous./ Votre visage est barbouillé d'étoiles ; / Les deux plus belles sont vos yeux pleins d'amour.

Feus d' ranches

Au fond dè djardéns, au d'dilong dès têres,
Dèviès l' fin d' sèptimbe, on lès vwèt blameter,
Èt dji r'waite voltî leûs blankès fumêres
Qui sont come lès twatches dè l'mwârt di l'èsté.

Lès-èfants pwatenut totes sôrtes di ram'chis',
Dès vîs rabins d'aye, ou bén dès favas,
Èt dès fleûrs sètchîyes, dès strins, dès ronchis'...
C'è-st-au cia qu'ârè l' pus bia dès fornias !

Tot ç' qui, d'zo l' solia, fieûve li glwêre do monde,
Frîle en s' cotwartchant dins lès grifes do feu,
Qui copète, catoûne, co.agne èt s' rènonde,
Autoû dès sètcheûs grûlant come on leup !

Li fumêre, mwints côps, rabat, pique lès-ouys.
L'air sint d'dja l'uviêr ; i tchaît dè l' creuweû,
I passe on vint fris' qui done li tchau d' pouye,
On sondje aux mwaîs djoûs, si coûts, si grigneûs...

Èt portant, d' jin.me bin, po vôy lès stindéyes
Dès têres dispouyîes èt dès p'tits cortis
Où c' qui lès feus d' ranches mèt'nut leus blametéyes,
Di griper su l' tiène, quand l' vièspréye finit.

Dji m' dimande, adon : quand nosse vète djon.nèsse
A pièrdu sès fleûrs, flanîyes pa lès-ans,
A qwè bon aurder l' sovenance di s' promèsse,
Ram'chis qui sètchit en nos disbautchant ?

Dèbris où ç' qui l' keûr cache sès vîyès nanches,
Bias-èspwérs sins sûte, amoûrs disfloris ?
Mins qu'èst ç' qu'a l' coradje di fé on feu d' ranches
Dès chérès fènasses dès bouquèts d'avri ?

Qu'èst ç' qui sâreûve bin, au sou dè l' vîyèsse,
Brûler l' fleûr sins seûve où ç' qu'on rvwèt l' vî timps,
Sèpant bin qu' l'uviêr qui man'cîye nosse tièsse
N'amwin.ne nin, à s' sûte, on novia prétimps ?

Aurdans nos sovenîrs flanis, sins no plinde,
Si no lès brûlerén' nosse keûr rafrèdi
Îreuve co, bén sûr, rimouwer leus cindes,
Po r'trouver one breûje...èt p'lu s'î r'chandi.

Gabrielle Bernard
Moustier/sur/Sambre
(extrait des *Cahiers wallons*)

Traduction : **Feux de fanes** : Au long des jardins, tout au long des terres/ Vers la fin de septembre, on les voit brasiller,/ et j'ai plaisir à regarder leurs fumées blanches/ Qui sont comme les torches de la fin de l'été// Les enfants apportent toutes sortes de déchets,/ Du vieux bois de haie, ou bien des tiges de haricots,/ Et des fleurs séchées, du foin, des ronces.../ C'est à celui qui aura le plus beau des fours !//Tout ce qui, sous le soleil, faisait la gloire du monde,/ Siffle en se tordant dans les griffes du feu,/ Qui pète, tonne, mord et s'élance à nouveau,/ Autour des débris, hurlant comme un loup !// La fumée, parfois, se rabat, pique les yeux/ L'air sent déjà l'hiver ; il tombe de l'humidité/ Il passe un vent froid qui donne la chair de poule,/On songe aux mauvais jours, si courts, si tristes.../Et pourtant, j'aime bien, pour voir l'étendue/ Des terres nues et des petits jardins/ Où les feux de fanes mettent leurs étincelles,/ Grimper sur le tienne, quand le soir vient.// Je me demande alors : quand notre verte jeunesse/ A perdu ses fleurs, fanées par les ans/ A quoi bon garder le souvenir de sa promesse,/ Ramilles qui sèchent pour notre peine ?// Qui est-ce qui pourrait, au seuil de la vieillesse,/ Brûler la fleur sans sève où l'on revoit le vieux temps/ Tout en sachant que l'hiver qui menace notre tête/ N'amène pas à sa suite un nouveau printemps//Gardons nos souvenirs flétris, sans nous plaindre// Si nous les brûlions notre cœur refroidi/ Irait encore, bien sûr, remuer leurs cendres/ Pour retrouver une braise...Et pouvoir s'y réchauffer.

Dj'a lèyî tchêr mi coeûr d'èfant
su l' brîsé
Dès spiyûres dins mès mwins. Vint-ans.
on-auté…

Èt dj'a tot stitchî dins l' tchabote
d'on vî tchin.ne
djon.nèsse, bokèts. Faut bin qu'on rote
su sès pwin.nes.

I m' chone portant qui dj' auréve bon
d'aller voûy
s'i n' court nin saquants gotes di m' song
dins lès foûyes.

Jean Guillaume, Fosses-la-ville
(Poèmes wallons, 1948)

Traduction : J'ai laissé choir mon coeur d'enfant sur la route/ Des débris dans mes mains. Vingt ans/ Un autel..//Et j'ai tout caché dans le creux/ d'un vieux chêne/ Jeunesse, deuils. Il faut bien qu'on marche/ Sur ses peines.//Il me serait pourtant bien doux/ d'aller voir/ s'il ne coule pas quelques gouttes de mons sang/ dans les feuilles.

A tauve

Gn-avéve one tchiyère vide à tauve,
Gn-avéve on gris pièle qui couréve sins brût
Su dès massales qui l' feu dès lârmes avéve ricût.
On-z-avèt douviè l'uch dèl cauve...

Mins gn-a ieû pèrson.ne qu' a r'monté.
Quét'fîye qu'il èstèt d'djà trop taurd.
On n' dijéve rin. C' èstéve l'èsté.
C'èstèt l' vièspréye. I-gn-avèt pus rin dins lès tchaurs.

Jean Guillaume
(ibid.)

Traduction – A table. Il y avait une chaise vide à table/ Il y avait une perle grise qui coulait sans bruit/ Sur des joues recuites au feu des larmes,/ On avait ouvert la porte de la cave...// Mais il n'y a personne qui est remonté./ Peut-être était-il déjà trop tard./ On ne disait rien. C'était l'été./ C'était le soir.Il n'y avait plus rien dans les charrettes.

C'èst po todis

C'èst po todis
qu'on-z-a rclawé lès sondjes
dèl vîye maujone
rapérîye pa-d'zos lès faus.

Èt minme qui l'uch
sèréve au laudje
gn-a pus pèrson.ne
qu'î waze mouchî.

Lès jates sul tauve
ont dèdja trop sièrvu
èt lès tchèyêres
sont rafrèdîyes dispûs…

- Intrez todis !

Emile Gilliard (Moustier-sur-Sambre)
Rukes di tëre (1966)(Mottes de terre)

Traduction : C'est pour toujours. C'est pour toujours/ qu'on a encloué les songes/ de la vieille maison/ sous la fraîcheur des hêtres/ Et même si la porte/ était restée ouverte/ il n'y a plus personne/ pour oser y entrer./ Les tasses sur la table/ ont déjà trop servi/ et les chaises / sont refroidies depuis…/Entrez toujours !

Li grand blanc meur

Qu'èst-ce qu'i gn'a
Di l'ôte costé do grand blanc meur
Mwints côps
On-ètind
Rîre èt criyî
Dès bauchèles èt dès gamins
Et mwints côps on n'ètind
Qui do silence
Come s'i gn'avéve rin
Di l'ôte costé do grand blanc meur
On djoû quitfîye nos irans machî nos vîyès vwès
Avou tos cès paujères brûts
On soûrdant qui gruzine one couche qui brûtîye
Èt totes lès ôtès vîyès vwès
Qui chichelot'nut à l' brune
Di l'ôte costé do grand blanc meur.

Joseph Bodson (Soye-Floreffe)
Inédit

Traduction: Le grand mur blanc. Qu'y a-t-il / De l'autre côté du grand mur blanc/ Parfois/ On entend/ Rire et crier/ Des filles et des gamins/ Et parfois on n'entend/ Que du silence/ Comme s'il n'y avait rien/ De l'autre côté du grand mur blanc/ Un jour peut-être nous irons mêler nos vieilles voix/ A tous ces bruits paisbibles/ Une source qui jase une branche qui grince/ Et à toutes les autres vieilles voix/ Qui chuchotent dans le soir/ De l'autre côté du grand mir blanc.

SONDJE

Il-èst grand tins qui dj'alume li lampe di mémwère. Qui s' lumière fuche doûce come ène mwin d' eûwe dins l'èsté.

Il èst grand tins qui dj' bwève al fontène du tins dès longs djoûs di mès djônès-anéyes.

Dj'é yeû branmint pus d' pacyince qui d'acèrtinance dins l' bos dès frèchôs èt dès caclindjes.

In mièle a tchantè si bé qu'il-a fét s'adrouvi li vwèle dèl niût.

In visâdje a paru, aspoyi conte in bôli. Bladjots tous lès deus.

Li printans è-st-à l'afut, si keûr dins 'ne fleûr qui voyâdje kèrtchîye d'ombes èyèt d' cléreûs.

Dimwin, li cinsî ôra sès preumis rèves di l' èsté, pèsants d' pômes.

Emile Lempereur
(Châtelet – Loverval, extrait du *Bourdon,* 2003)

Traduction. Rêve. Il est grand temps que j'allume la lampe de mémoire. Que sa lumière soit douce comme une main d'eau dans l'été./Il est grand temps que je boive à la fontaine du temps des longs jours de mes jeunes années/ J'ai eu beaucoup plus de patience que d'assurance dans le bois des marais et des myrtilles/ Un merle a chanté si bien qu'il a fait s'ouvrir le voile de la nuit/ Un visage est apparu, appuyé contre un bouleau. Aussi pâles l'un que l'autre/ Le printemps est à l'affût, son cœur dans une fleur qui voyage, chargée d'ombre et de clarté/ Demain le fermier aura ses premiers rêves de l'été, pesants d'épis.

Al cache

Fuwant, foûgnî dins l' niût d' toutes lès vwin.nes dè s' mémwère.

Brac'nant, s'acroler dins lès broûs dès frèchaus dè s' mémwère.

Nachant, ranchî t't-avau lès tèstias dou guèrnî dè s' mémwère.

Scolî tchènu, graz'ner lès cindréyes dèl coûr d'èscole dè s' mémwère, après lès mas pièrdus pau gaviot à grands îs.

Scafoter à reuds dwèts, au pachî dè s' mémwère, pou lès eûres èscawnéyes dins l' cruwô dès coûrts djoûs.

Lontins qu'i cache, qu'i nache,
qu'i ranche èt qu'i randache,
l'èfant sondjaud qui potcheut dins lès flaches.

Willy Bal (Jamioulx)
Extrait de *Al breune dè l'èsté*, Au soir de l'été, *in Oeuvresoétiques wallonnes*, A.L.WaC-S.L.L.W, 1991.

Traduction : Taupe, fouiller dans la nuit de toutes les veines de sa mémoire/ Rôdant, se prendre dans les boues des marais de sa mémoire/ Furetant, remuer tout dans les vieilleries de sa mémoire/ Ecolier chenu, ratisser les cendres dans la cour de l'école de sa mémoire, à la recherche des billes perdues par le gamin aux grands yeux./ Gratter, les doigts gourds, au pré de sa mémoire, pour les heures éparpillées dans la mauvaise herbe des jours trop brefs/Voilà longtemps qu'il cherche, qu'il furète,/ qu'il fouille et qu'il farfouille,/ l'enfant songeur qui pataugeait dans les flaques.

Dji m' sovin

I

Dji m' sovin
Qu'in-èfant à coron dès tchamps
Djåzève avou l' vint.
Dji m' sovin
Qu'i k'nohève lès toûrmints dèl plêve,
Lès djôyes dè molin.

I n-a tant de timps dèdjà,
Dj'èl vôreû bin r'véy cilà
Qu'aveût l'vwès dèl tére,
So mès dj'vès, i nîve sins r'la:
Pôrè-dj' ritrover ç' vôye-là,
Èt qwiter l'iviér
Èt qwiter l'iviér ?...

On djoû vinrè,
Dimin mutwèt,
Dji r'troûv'rè mès djôyes d'èfant,
Tot m' dispièrtant.

II

Dji m'sovin
D'on valèt qui saveût lès scrèts
Dè novê prétimps.
Dji m'sovin
D'on tchèstê d' brouhaye, d'on meûs d' may
Èt d'on tchèsturlin.

I n-a tant dè timps dèdjà
Dj'èl vôreû bin r'vèy cilà
Qu'aveût l' vwès dèl tére.
Mins mi prétimps n'èst pus là.
So mès dj'vès, i nîve sins r'la ;
Dj'a l'coûr à l'iviér,
Dj'a l'coûr à l'iviér...

On djoû vinrè,
Dimin mutwèt,
Dji r'trouv'rè mès djôyes d'èfant,
Tot m' dispièrtant ;
(bis)

Jean-Denys Boussart (Liège)
(*Les meilleures chansons wallonnes de Jean-Denys Boussart*, par René Chaumont, éditions Dricot, 2003)

Traduction: Je me souviens/Qu'un enfant au bout des champs/Parlait avec le vent/ Je me souviens/ Qu'il connaissait les tourments de la pluie/Les joies du moulin// Il y a tant de temps déjà/ Je voudrais le revoir celui-là/ Qui avait la voix de la terre/Sur mes cheveux, il neige sans arrêt/Pourrai-je retrouver ce chemin-là/ Et quitter l'hiver/ Et quitter l'hiver…//II. Je me souviens/ D'un garçon qui savait les secrets/Du printemps nouveau/Je me souviens/D'un château de broussailles, d'un mois de mai/Et d'un châtelain//Il y a tant d'années déjà,/Je voudrais le revoir celui-là/Qui avait la voix de la terre/Mais mon printemps n'est plus là/Sur mes cheveux, il neige sans arrêt/J'ai le cœur à l'hiver/J'ai le cœur à l'hiver//Un jour viendra/Demain peut-être,/Je retrouverai mes joies d'enfant/En me réveillant. (bis)

Viker

Ine siteûle qui blaw'têye,
In-oûhê qui pidjole,
Treûs jêbes, ine mågriyète
Et on riya d'èfant :
Rin ! cåzî rin…mins viker.

Ine foye qui coûrt so l' vôye
Li djône så qui vèrdjèye,
Ine blanke nûléye qui passe,
On rè d' solo so l'êwe:
Rin, cåzî rin…mins viker.

Li djalêye so lès f'gnèsses
Qu'a pondou dès fètchîres,
On feû è li tch'minêye
Quand l' vint hoûle so lès teûts :
Rin, cåzî rin…mins viker.

Ine violète qui r'florih
Quéques djoûs divant l' Noyé,
Li vîle qui tarlatêye
Po l'èfant qu'èst so s' hô:
Rin, cåzî rin…mins viker.

Ine main qu'aduze li vosse,
Ine doûce loukeûre qui v' sût
Èt qui fêt bate vosse coûr :
Deûs brès' qui v' sitrindèt :
C'èst tot çoula, viker !

Maggy Frisée, Sprimont
(extrait de *Come ine saqwè è l'êr*, Comme quelque chose dans l'air, Royal Caveau liégeois, 2003)

Traduction : **Vivre**. Une étoile qui scintille,/Un oiseau qui sautille,/ Trois brins d'herbe, une marguerite/ Et un rire d'enfant : /Rien, presque rien...mais vivre. // Une feuille qui danse sur la route, / Le jeune saule qui s'arque/ Un nuage blanc qui passe, / Un rayon de soleil sur l'eau:/ Rien, presque rien...mais vivre. //Le gel sur les fenêtres/Qui a peint des fougères/Un feu dans la cheminée/Quand le vent mugit sur les toits/Rien, presque rien...mais vivre//Une violette qui refleurit/ Quelques jours avant Noël./ La vieille qui fredonne/ Pour l'enfant sur ses genoux:/Rien, presque rien...mais vivre.//Une main qui effleure la vôtre,/ Un doux regard qui vous suit/ Et qui fait battre votre cœur:/Deux bras qui vous étreignent:/C'est tout cela, vivre !

Les traductions des textes de Louis Remacle, Albert Maquet, ainsi que de *l'Aveûle* de Franz Dewandelaer, et de *A tauve*, de Jean Guillaume,sont celles de Maurice Piron, dans Poètes wallons d'aujourd'hui, Gallimard, 1961. Les autres textes ont été traduits par Joseph Bodson, avec l'aide des auteurs.

Les illustrations de ce supplément sont dues à Brigitte Bodson.

Editeur responsable : Joseph Bodson, 109, rue de la Mutualité, 1180 Bruxelles.